

L'ENTRETIEN DE STÉPHANE RENARD AVEC CHRISTOPHE LEJEUNE

INTERNET ET ÉDUCATION: PLAIDOYER POUR UN PACTE ENTRE LES GÉNÉRATIONS

L'invasion numérique bouleverse le rapport des jeunes au savoir et à l'apprentissage. Mais si maîtriser Google ou Wikipédia est une chose, pratiquer une analyse critique de sources en est une autre.

LE SAVOIR: DU LIVRE À INTERNET

SI LE LIVRE ÉTAIT LE SUPPORT INCONTESTABLE DE LA CULTURE, QUE DEVIENT CELLE-CI DANS LE TOURNANT (TOURMENT?) NUMÉRIQUE? LA MUTATION EST IMPORTANTE. UNE NOUVELLE CULTURE S'INSTALLE, PAR EXEMPLE AVEC WIKIPÉDIA, PRODUCTION DE CONNAISSANCE QUI S'ADRESSE AUX «CONNECTÉS» ET QUI PRIVILÉGIE LA VITESSE, LE FRAGMENTAIRE.

D'AUCUNS SOUTIENNENT CEPENDANT L'ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE FORME D'INTELLIGENCE, DE VISION DU MONDE. ET DE POSSIBLES NOUVEAUX ÉCHANGES ENTRE GÉNÉRATIONS. UN VIEUX DÉBAT. MAIS EST-ON CAPABLE DE COMPRENDRE TOUS LES ENJEUX DE LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE, LE NEZ SUR L'ÉCRAN?

→ Internet et éducation: plaidoyer pour un pacte entre les générations

→ Les savoirs en mosaïque

→ La naissance du livre moderne

→ Le passé du futur et le futur au présent

Spécialisé dans les méthodes d'analyse de textes, très engagé dans la défense des logiciels libres, Christophe Lejeune s'intéresse de près aux usagers de l'informatique. C'est dans ce cadre que ce sociologue de terrain, chargé de cours à l'ULB, vient de publier *Démocratie 2.0. Une histoire politique d'Internet** (éd. Espace de Libertés). Face à la déferlante du web, il y estime notamment que, indépendamment de tout choix personnel, défendre le droit d'accès à Internet est devenu un enjeu de société au même titre que celui de s'en passer.... Mais n'est-il pas déjà trop tard?

Christophe Lejeune: Il est vrai que si on ne répond pas à un courriel dans la journée, si on ne décroche pas son GSM, on est désormais qualifié d'injoignable. Il y a une espèce de contrainte sociale à être connecté à tout moment. Pas d'avenir sans internet! Un premier exemple, commercial: les capsules à café des machines Nespresso ne sont pratiquement achetables que via Internet. Un second exemple, politique: le développement par le SPF Finances de la déclaration d'impôts par Internet, via le service tax-on-web. La formule papier existe encore, mais sous une forme dégradée. Cela pose plusieurs problèmes. D'abord parce que certains n'ont aucune envie de passer au tout-électronique. Mais aussi parce que nombre de contribuables, notamment plus âgés, ne sont pas connectés et n'ont pas de raisons de l'être. Ce souci d'exercer une série de fonctions démocratiques par le recours à Internet finit par imposer une vision de la société qui privilégie les professions intellectuelles, les gens connectés. Pourquoi devrait-on obliger mon boucher à se connecter à Internet alors qu'il ne le désire pas et qu'il n'en a pas besoin pour exercer sa profession avec talent? De plus, lorsque les pouvoirs publics forcent les gens à se connecter, ils fournissent des clients aux opérateurs... privés.

Pour paraphraser le slogan publicitaire «connecting people», nous sommes devenus un «monde de

connectés». La jeune génération va-t-elle en sortir indemne?

Certaines évolutions méritent d'être soulignées. La première porte sur la conception sociale du rendez-vous, complètement bouleversée par le GSM. Avant, le rendez-vous consistait en une date, un endroit et une heure et les personnes qui l'avaient fixé s'y rendaient à un moment donné. Maintenant, le rendez-vous est sujet à une négociation perpétuelle. Le téléphone portable autorise des rapports très flous à la ponctualité. Cela donne un monde beaucoup plus flexible mais alourdit la gestion du quotidien et crée, comme disent les psychologues, une surcharge cognitive. Je ne parle pas ici des hommes d'affaires, mais bien des rendez-vous des jeunes.

Mais il y a un second changement, qui me paraît plus important, car il concerne effectivement l'éducation. Il existe désormais un écart entre la génération qui est encore aux études et celle qui est au travail. Les étudiants sont nés avec le numérique, pas leurs aînés. La fracture numérique n'est pas là où l'on pense. Les jeunes de milieux défavorisés financièrement et/ou culturellement ne sont pas nécessairement les moins connectés.

En revanche, le fait que les jeunes soient beaucoup plus connectés que les moins jeunes entraîne un changement par rapport aux générations précédentes: les jeunes actuels sont persuadés qu'ils ont très peu à apprendre de leurs aînés précisément parce qu'ils maîtrisent les technologies. Pourquoi mémoriser une date que l'on trouve sur Wikipédia? Pourquoi apprendre la critique historique puisqu'il y a Google?

“LES JEUNES ACTUELS SONT DÉSORMAIS PERSUADÉS QU'ILS ONT TRÈS PEU À APPRENDRE DE LEURS AÎNÉS PRÉCISÉMENT PARCE QU'ILS MAÎTRISENT LES TECHNOLOGIES NOUVELLES.”

* Prix: 10 €. En vente au Point Info Laïcité (rue de la Croix de Fer 60-62, 1000 Bruxelles - 02 210 63 70) ou par virement au compte 210-0624799-74 du CAL, en précisant le titre de l'ouvrage.

On constate donc une espèce de résistance à l'éducation de la part des étudiants, forts de leurs compétences dans l'usage des technologies. Ils savent utiliser Google pour retrouver un document sans trop de problème. En revanche, la compétence classique, liée à la critique des sources et à la critique des documents, que la génération précédente a acquise, leur est trop souvent inconnue. Les jeunes des générations précédentes n'avaient pas non plus cette compétence. Mais ils savaient qu'ils devaient acquérir ces outils intellectuels. Exacerbant les vertus de la débrouillardise, la génération actuelle estime pouvoir se passer de son apprentissage.

Ce phénomène — connu comme la fracture numérique du second degré — est notamment étudié par un collègue de Namur, Gérard Valenduc. Il y aurait donc une première fracture numérique entre ceux qui sont connectés et ceux qui ne le sont pas. Et une deuxième fracture au sein même des «connectés», entre ceux qui ont les outils intellectuels critiques pour bien utiliser Internet et ceux qui n'acquiescent pas cette capacité critique. C'est pourquoi je crois important de proposer un nouveau pacte intergénérationnel, où les jeunes pourraient nous montrer comment configurer notre compte Facebook pour qu'il soit bien sécurisé. Et nous, les plus âgés, leur apprendrions à faire le tri sur le net, entre ce qui est crédible et ce qui l'est moins.

Vous avez développé une réflexion sur l'encyclopédie en ligne Wikipédia, qui devient une référence présente même dans les mémoires universitaires...

Ce type d'encyclopédie appelle en effet une série de remarques et d'interrogations. Primo, le critère institutionnel classique de fiabilité d'un article, que l'on utilise en journalisme en allant interviewer un expert sur un thème, est tout simplement nié par les gens qui ont fait Wikipédia. Le critère, dans Wikipédia, n'est pas le fait que l'on soit qualifié pour donner un avis mais bien le fait que l'on puisse trouver des informations qui corroborent ce qu'une personne veut affirmer. En d'autres termes, Wikipédia ne fournit jamais d'informations originales, mais juste une compilation d'informations accessibles sur le web...

Secundo, la fréquence de consultation d'un article est déterminante. Les articles sur «Star Wars», l'informatique ou la contre-culture américaine recueillent des milliers de contributions différentes. En revanche, des articles sur l'analyse de contenu, bien qu'elle soit considérablement pratiquée par les chercheurs, reçoivent très peu de contributions. Or, c'est le critère du nombre qui est déterminant pour Wikipédia, qui cherche moins l'objectivité que la quantité. Pourquoi? Parce que selon le site, beaucoup de subjectivités additionnées permettent une «neutralité». Ce n'est pas une neutralité scientifique qui viserait à une objectivité des faits, c'est une neutralité des points de vue. Soit tous les contributeurs peuvent se mettre d'accord entre eux sur un noyau commun, soit ils ne se mettent pas

d'accord et on va alors dire que, sur ce sujet-là, il y a deux camps. Sur le conflit israélo-palestinien par exemple, il n'y a pas moyen de trouver un consensus. On expose alors deux points de vue; au lecteur de se faire son avis.

Ce critère du nombre est emprunté par Wikipédia au monde du logiciel libre, suivant ce que l'on appelle la loi de Linus, en référence à Linus Torvalds, le créateur du noyau Linux: à partir du moment où beaucoup de gens regardent, il y a beaucoup de chances que les erreurs soient corrigées.

D'où un dernier critère à prendre en compte: la suppression d'un article à attirer l'attention de beaucoup de monde. L'article «Darth Vader» sera lu par des milliers de personnes chaque jour. Par contre, s'il y a un article sur Christophe Lejeune, il y a des chances pour qu'il ne soit lu que par Christophe Lejeune... Il faut donc savoir si un article a été relu par une personne, ou par des milliers.

© Konstantin Sutyagin - Fotolia.com

Nous voilà donc face à des règles de crédibilité qui ne sont pas du tout les mêmes que pour les autres sources d'information. Il importe que les utilisateurs soient conscients de ces particularités. Des outils comme Wikipédia ou d'autres technologies de l'information ne posent pas de problème s'ils sont utilisés en connaissance de cause.

Une neutralité aseptisée

Montaigne n'est vraiment pas démodé, avec sa tête bien faite plutôt que bien pleine!

Il n'a même jamais été aussi actuel! Ceux qui se demandent pourquoi mémoriser une date qui est sur Wikipédia

ont raison. Ce qui est important n'est plus la somme des savoirs mais, plus que jamais, la compétence critique pour mener une enquête sur l'origine d'une information: qui a la formule, quel est son intérêt, quel est le collectif qui l'a produite...?

Cette «neutralité» ne risque-t-elle pas, paradoxalement, de désinformer par son côté aseptisé? La polémique peut nourrir bien des réflexions. De plus, n'y a-t-il pas, quoi que l'on en dise, une orientation sous-jacente à Wikipédia?

Il est vrai que les pages polémiques sont étroitement contrôlées. Et, en un sens, aseptisées. Cela dit, il faut se rappeler qui participe à Wikipédia: majoritairement des Occidentaux, des Américains, des jeunes, des étudiants et une surreprésentation de gens passionnés par les technologies, la contre-culture —notamment américaine— ainsi qu'une certaine gauche très «altermondialiste». Sans qu'il y ait une volonté précise au départ, cette surreprésentation fait qu'on retrouve, ne fût-ce que dans les sujets traités, une certaine orientation politique. Ce n'est pas fondamentalement problématique parce que le mode de fonctionnement n'autorise pas la propagande. Mais il faut être conscient de cette répartition sociodémographique des contributeurs.

Le monde anglo-saxon développe de plus en plus l'utilisation de Facebook et de Twitter en classe,

pour capter davantage l'attention des élèves. Compromission un peu démagogique avec l'air du temps ou pédagogie novatrice?

Il y a du pour et du contre. L'idée d'avoir une accroche comme Twitter et Facebook n'est pas une mauvaise idée... si tous les cours ne passent pas par là. Ces médias peuvent avoir leur utilité dans le cadre de l'enseignement. Mais ils comportent aussi des risques.

Je crois plus utile de susciter le débat autour de leur utilisation, sur le rapport à la vie privée qu'ils bousculent. Vinton Cerf, qui fait partie du conseil d'administration de Google, va nous dire qu'aujourd'hui, avec Facebook, Internet fonctionne comme un village: tout le monde sait tout sur tout le monde. Mais il faut être citoyen pour trouver cette phrase rassurante. Ceux qui ont grandi dans

un village, où tout le monde sait tout sur tout le monde, savent que c'est l'enfer! Combien de jeunes n'ont-ils pas commencé leurs études supérieures avec soulagement à l'idée de fuir leur village?

En outre, plus on fera débattre les jeunes en les amenant à réfléchir par eux-mêmes, plus on les fera progresser. Même s'il y a des modalités de conversation dans Facebook, je ne suis pas sûr que ce soit la plateforme qui se prête le mieux à la réflexion et au débat. Le type de message qui passe par ce genre de plateforme est nécessairement très court. Les technologies basées sur Internet, par leur immédiateté, leur rapport à la temporalité —se représenter une ligne du temps sur un écran, c'est difficile— ne doivent donc pas être les seules à être utilisées.

Une culture de l'immédiat

N'est-on pas en train de former une génération qui va être marquée par une certaine superficialité? Les nouveaux «formats» de l'information sont très courts, qu'il s'agisse des séquences télé, des textes sur Internet, de la presse gratuite type Métro...

Oui, il y a une culture de la brièveté, mais elle vient en réaction à des habitudes qui ont peut-être été trop loin en sens inverse. J'ai lu des bouquins de 300 pages dont l'idée aurait pu être ramassée en 16 bonnes pages. Faire court n'est donc pas toujours inutile. Il est vrai cependant que quelque chose a évolué par rapport aux critères éducatifs d'il y a —à peine— vingt ans. La capacité de se confronter à «du long» disparaît. Si on demande à un étudiant universitaire de rédiger une dissertation, il n'en est pratiquement plus capable. Et il l'écrira rarement sans fautes. On est bel et bien dans une culture de l'immédiat.

Inquiétant pour l'avenir?

Je suis plus optimiste que vous. Les journalistes sont amenés à travailler de plus en plus vite, au plus court et, souvent, de manière de plus en plus superficielle. Dans le même temps, en effet, le quasi «marché parfait» que crée Internet et le phénomène du journalisme citoyen font que la presse papier voit ses ventes diminuer. Mais il faudra bien que l'on freine ces évolutions sans quoi nous irons dans le mur. Je ne vois donc qu'une seule issue: revenir à une production de meilleure qualité. Il faut notamment motiver les enseignants, et cela dès le primaire, pour qu'ils se renseignent sur les technologies de l'information, et apprennent à s'en servir. Pas seulement pour capter l'attention des élèves, mais aussi pour en revenir à ces têtes peut-être un peu moins pleines mais bien mieux faites... ■

“AUJOURD'HUI, AVEC FACEBOOK, INTERNET FONCTIONNE COMME UN VILLAGE: TOUT LE MONDE SAIT TOUT SUR TOUT LE MONDE.”

“LES JEUNES POURRAIENT NOUS MONTRER COMMENT CONFIGURER NOTRE COMPTE FACEBOOK POUR QU'IL SOIT BIEN SÉCURISÉ. ET NOUS, LES PLUS ÂGÉS, LEUR APPRENDRIONS À FAIRE LE TRI SUR LE NET, ENTRE CE QUI EST CRÉDIBLE ET CE QUI L'EST MOINS”